

Siobhán McIlvanney et Shirley Jordan m'avaient invitée, en mai 2019, à Leeds, pour inaugurer, dans une séance plénière, le colloque *Femmes et Pouvoir dans les cultures et sociétés françaises et francophones*, qui réunissait des universitaires de plusieurs pays et de diverses disciplines. C'est avec honneur que j'avais accepté. Et je suis heureuse de préfacier cet ouvrage qui résume l'essentiel de ce colloque.

Avant de commencer vraiment mon propos, j'aimerais poser une question, une question qui m'intrigue, qui me préoccupe depuis mon adolescence et à laquelle je n'ai toujours pas trouvé de réponse satisfaisante : c'est quoi être une femme, une femme « sans » mari, « sans » enfant ? Une femme sans être mère, sans être épouse est une femme qui, dans l'inconscient collectif, a raté sa vie. Une femme qui n'a pas su, qui n'a pas pu remédier à son manque originel : l'absence du pénis.

« Les hommes et le pouvoir » va tellement de soi qu'il ne viendrait à l'idée de personne d'en débattre, ou d'organiser un colloque sur ce sujet, encore moins d'en faire un livre. Que les hommes désirent le pouvoir, cherchent le pouvoir, obtiennent le pouvoir et possèdent le pouvoir, et cela dans tous les domaines, est la chose la plus naturelle dans toutes les sociétés et dans toutes les cultures, depuis la nuit des temps.

J'ai passé mon enfance, mon adolescence et une partie de ma jeunesse en Iran où je suis née. Avant de quitter mon pays natal à vingt-trois ans, à cause du régime islamique, le pouvoir dans ma tête était la prérogative des hommes. Le pouvoir dans tous les sens du terme et dans tous les domaines, y compris le pouvoir sur sa propre vie. Certes la Sharia et l'idéologie islamique avaient réduit, depuis 43 ans, la femme à son corps, à un corps dont le sort dépendait de la volonté des hommes. Mais dans toutes les cultures et dans toutes les nations, l'archéologie, l'histoire, et les textes les plus anciens prouvent, à de rares exceptions, que les hommes ont eu, depuis toujours, plus de droits, plus d'espace, plus de liberté, plus de pouvoir, plus de force, plus de légitimité, plus de créativité, plus de talent et plus d'inventivité...

L'Ordre Social, la Loi, la Religion, la Science, l'Art, l'Architecture, la création des institutions, la Littérature, la Philosophie, la Peinture, la Musique, la Guerre - Poutine vient de nous le prouver au cas où nous l'avions oublié -, sont l'invention des hommes.

Combien de Mahomet, de Jésus, de Moïse, d'Abraham, de Noé ou de Zoroastre sans pénis a-t-on eus ? Combien de Gengis Khan, de Cyrus le Grand, d'Alexandre le

grand, d'Attila ou de Jules César... sans pénis a-t-on eus ? Combien d'Omar Khayyam, de Newton, de Galilée, de Copernic, de Darwin, d'Einstein... sans pénis a-t-on eus ? Combien de Platon, d'Aristote, de Socrate, d'Épicure, de Kant, de Montaigne, de Descartes, de Voltaire, de Rousseau... sans pénis a-t-on eus ? Combien de Marco Polo, de Christophe Colomb, de James Cook, de Jules Vernes...ou Combien d'Homère, d'Horace, d'Hérodote, de Saadi, de Hafez, de Ferdowsi, de Nezami, de Rumi... sans pénis a-t-on eus ? Combien de Léonard de Vinci, de Michel- Ange, de Vermeer, de Botticelli, de Rembrandt, de Rubens, de Vélasquez, de Manet, de Monet, de Picasso... sans pénis a-t-on eus ? Combien de Rabelais, de Shakespeare, de Racine, de Corneille, de Molière, de Cervantes, d'Hugo, de Balzac, de Tolstoï... sans pénis a-t-on eus ? Combien de Bach, de Beethoven, de Mozart, de Brahms, de Vivaldi, de Tchaïkovski, de Puccini, de Verdi, de Ravel, de Rossini, de Rachmaninov, de Strauss, de Chopin... sans pénis a-t-on eus ? Combien de Napoléon, de Lincoln, de Washington, de Marx, de Lénine, de Staline, de Mao Zedong... sans pénis a-t-on eus ? Combien d'Hercule, d'Hector, d'Achille, de Persée, d'Ulysse, de Don Quichotte, de Rostam... sans pénis a-t-on eus ? Combien de papes, d'évêques, de cardinaux, d'ayatollahs, de rabbin sans pénis a-t-on eus ? Et enfin, combien d'hommes ont-ils été, depuis la nuit des temps, violés par des femmes ?

Le pouvoir est synonyme de posséder, de diriger, de prendre des décisions, de gouverner, de donner l'ordre, de se faire obéir. Le pouvoir est aussi le talent, l'inventivité, la créativité, le génie, la vision, la persévérance, l'endurance, la résistance. Le pouvoir est de se reconnaître le droit de désirer et d'assumer son désir. Le pouvoir est d'assumer des responsabilités importantes, d'agir sur la réalité, explorer le champ des possibles, rendre l'improbable et l'impossible possible. Le pouvoir est de prendre son destin en main, de le modeler, de le réinventer à sa guise. Le pouvoir est l'art de raconter, d'inventer et de se réinventer, parfois pour échapper au pire, comme Shahrazade dans les mille et une nuit.

Depuis l'existence des pays et des nations, des femmes gouvernantes, dirigeantes, présidentes ou premières ministres, des femmes savantes, grandes musiciennes, architectes, peintres, écrivaines...étaient des exceptions qui confirmaient la règle.

C'est dire à quel point le pouvoir se conjugait au masculin et cela n'est pas qu'une affaire de langue française, il s'agit de la réalité, de l'histoire de l'humanité.

Nul ne questionne ou interroge le désir masculin du pouvoir, ni d'ailleurs le désir masculin tout court. Alors que le désir des femmes de s'emparer du pouvoir créé encore aujourd'hui débats et une certaine méfiance dans les sociétés occidentales et démocratiques où l'égalité des droits entre les hommes et les femmes sont en théorie acquise.

Enfant, j'adorais Tarzan, Zorro et Fifi Brindacier et je voulais être les trois à la fois. À l'âge de la préadolescence, à peine sortie de l'enfance, chaque après-midi, vers cinq heures, exactement à l'heure où il y avait à la télé le programme pour les enfants, au beau milieu de *La Panthère rose*, de *La Famille Pierrafeu*, de *Laurel et Hardy*, de *La Petite Maison dans la prairie*, de *Zorro*, de Tarzan, de Fifi Brindacier, j'étais appelée dans la chambre de mon père ; et je n'avais d'autre choix que de m'y rendre aussitôt. Si jamais je traînais quelques secondes, la voix de ma mère se faisait entendre : « Ton père t'a appelée. Dépêche-toi ! » J'y allais le cœur lourd de chagrin, je savais ce qui m'y attendait. J'avais le malheur d'être une bonne élève et de lire très bien pour mon âge, et mon père avait de plus en plus de difficultés à lire. Sa vue avait beaucoup diminué et il lui fallait sa dose quotidienne de lecture des deux journaux de l'époque, *Keyhan* et *Ettélâat*, équivalents du *Monde* et du *Figaro*. Nous étions en 1976 et je n'avais pas encore mes dix ans, mon père pas loin de quatre-vingts.

Dans sa chambre, je m'asseyais par terre, sur le tapis, à côté de lui, adossé aux coussins. Il me tendait la double page du journal pliée en deux ou en quatre et m'indiquait l'article que je devais lire à voix haute. Je ravalais mes larmes et commençais la lecture. Je haïssais ces heures de lecture obligatoire ? Je n'avais ni l'âge d'être exposée aux violences sociales et politiques décrites dans les journaux, ni le désir de faire la lecture à mon père. J'imaginai parfois Zorro venant me libérer, en traçant, à la pointe de son épée, son légendaire Z sur le ventre de mon père.

Très souvent, au milieu de la lecture, mon père m'interrompait, de sa voix forte et autoritaire, pour commenter l'événement, il s'emportait contre un tel, invectivait tel autre, critiquait un troisième, traitait un ministre de salaud, de corrompu, de lâche... Moi, je ne voulais qu'une chose, qu'il me laisse retourner devant la télé et regarder mon programme jusqu'au bout, puis lui faire la lecture, mais l'ordre paternel ne pouvait souffrir l'attente, pas même un quart d'heure. Je détestais la tyrannie de mon père et

lui-même, de tout mon cœur.

Parfois, on aurait dit qu'il oubliait totalement mon âge et me parlait d'égal à égale, en analysant la situation, en la comparant avec un événement politique dans le passé, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante ans avant ma naissance, à l'époque de Mossadegh, à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, de la Première Guerre mondiale, à l'époque de l'occupation russe et anglaise de l'Iran. Au lieu d'être devant la télé comme tous les enfants de mon âge, comme mes cousines et mes camarades d'école, je devais écouter les tirades de mon père. Il me parlait de Hitler, de Staline, de Lénine, d'Eisenhower, de la révolution de 1905, du Reza Chah, de la révolution blanche du Chah, du rôle et de l'influence des Anglais et des Russes en Iran, des réformes agraires, de la conférence de Téhéran en 1943 où Staline, Roosevelt et Churchill avaient pris des décisions importantes pour contrer Hitler. Il me parlait des Russes et de leur grande influence au nord de l'Iran, même après la Seconde Guerre mondiale. J'encaissais sans vraiment écouter, sans rien dire, gorge serrée. Je les détestais tous, aussi bien Hitler et Staline que Churchill et Roosevelt et les autres, qui me privaient de mes programmes préférés.

Après l'école, je n'aimais pas rentrer à la maison, sachant ce qui m'attendait : des après-midi austères à éplucher les articles de journaux pour mon vieux père dont j'étais à la fois la liseuse et la seule auditrice. Je ne pouvais quitter sa chambre que lorsqu'il m'y autorisait, souvent tard, à l'heure où le programme pour les enfants était déjà terminé.

Quand il interrompait sa tirade, il reprenait le journal, choisissait un nouvel article – il avait cette manie de bien plier le journal. Je reprenais la lecture. J'étais impressionnée par ma propre voix, grave pour une fillette de dix ans, qui lisait des tas de choses compliquées. Je n'avais aucune conscience des thèmes politiques, nationaux et internationaux abordés dans les articles et ne comprenais pas le sens de la plupart des phrases que je lisais, mais le visage concentré de mon père qui m'écoutait, comme un élève face à son maître, commençait à m'émouvoir, au point qu'aujourd'hui encore, lorsque je lis les journaux, il est souvent présent dans mes pensées. Je ne comprenais rien non plus aux discours et tirades de mon père qui faisait allusion aux événements historiques, mais, après quelques mois, à force de répétition – mon père invectivait toujours les mêmes personnalités politiques – j'ai commencé à comprendre, et à force de haïr, j'ai fini par aimer, d'un amour ambigu et

ambivalent, ces heures de lecture obligatoire qui me hissaient au même niveau que mon père. Cette inversion des rôles – mon père ne m'avait jamais fait la lecture ni raconté des histoires, chez moi les enfants n'existaient que pour obéir – me donnait de l'importance et un certain prestige qui dépassait mon entendement.

À dix ans, je me mesurais à lui, un Pacha dont la prestance impressionnait quiconque. Je n'étais plus une enfant, je me sentais une adulte, plus adulte que les adultes qui ne lisaient pas les journaux, et il y en avait beaucoup. Plus adulte que ma mère qui n'était pas préoccupée par la chose politique et ne feuilletait que des magazines féminins. J'appartenais au monde de mon père. Un monde masculin, intelligent, sérieux, viril, un monde qui détenait le pouvoir, le savoir et l'autorité. Ces heures de lecture donnaient des coups de fouet à l'intelligence galopante de la gamine que j'étais et m'ôtaient, du même coup, l'insouciance de l'enfance. Au lieu d'être la petite fille de mon père, j'avais accédé, symboliquement, en tout cas dans ma tête d'enfant, au statut de sa camarade politique !

C'est durant ces après-midis de mon enfance où je faisais la lecture du journal pour mon père très vieux que j'ai pris conscience du pouvoir de l'intelligence, du savoir, de la connaissance, du verbe. Un pouvoir qui permettait à moi, une petite fille de neuf/dix ans, de me mesurer à mon père.

Le désir du pouvoir comme le choix du pouvoir a quelque chose avec le récit personnel et intime. Si je ne crois pas au récit ou roman autobiographique, je crois, cependant, que les textes, les thèses les plus sérieux, y compris philosophiques, ont un lien avec l'histoire personnelle. Les essais de Montaigne le prouvent.

Dans mon cas, ma naissance me condamnait à un destin atypique. Ma naissance était une véritable erreur de casting : je m'étais trompé de sexe, de famille, du pays et d'époque : j'ai raté ma naissance et je reconnais entièrement ma responsabilité. Et c'est pour cela que j'ai voulu, j'ai désiré m'emparer de la langue française et devenir écrivain. Je dis bien écrivain et non écrivaine.

C'était pour me réinventer à ma guise, c'était pour me venger de la réalité, me venger de mon destin. C'était pour prendre les rênes de mon destin en main.

Avant de naître, un grand Malheur m'avait précédée : j'avais perdu un frère. Douleur inconsolable pour ma mère, qui avait dû enterrer son fils adoré. Il était tombé

malade et était mort subitement à onze mois, à l'âge où il avait commencé à faire ses premiers pas. On m'a raconté cent fois les circonstances exactes de sa mort et je les ai oubliées cent fois. Ce morveux, qui n'était même pas capable de survivre à une maladie infantine, m'avait bousillé le destin avant même que je ne fusse née ; je n'allais pas graver les circonstances de sa mort dans ma mémoire. On m'avait répété plus de mille et une fois qu'il avait été beau comme un dieu, qu'il était le fils merveilleux.

Ma mère retombe enceinte. La nature et la physiologie se moquent du deuil. Inconsolable et superstitieuse, elle croit que Dieu a entendu ses implorations et ses prières, et eu pitié d'elle. Ma mère est persuadée que Dieu allait lui rendre son fils. Pas un autre fils. Non. Le même fils. La mort et le deuil seront annulés par la volonté divine. Le fils merveilleux, gracié dans les limbes, allait revenir dans les bras de ma mère. Mon frère mort allait ressusciter comme Jésus. Nous venons de la terre et nous retournons à la terre. Le fils enterré allait ressusciter, ma mère le croit, le sait. Elle ressent son fils dans son ventre.

Il aurait suffi de deux grammes pour que la prière, ou plutôt le délire, de ma mère, folle de douleur, fût exaucée. Mais l'enfant eut l'indélicatesse de naître sans pénis, et cette indélicate n'était autre que moi. Je n'annulais pas la mort de mon frère, je n'annulais pas le deuil de ma mère, oh non ! Par ma naissance indigne, je me moquais de la douleur et du deuil d'une mère qui avait enterré un fils merveilleux. Ma naissance était une injure à la douleur de ma mère. Je l'avais trahie en me blottissant dans son ventre. La trahison je la portais dans le sang !

Le choc fut si brutal qu'elle avait failli mourir en entendant la sage-femme dire : c'est une fille ! Une partie du placenta était restée dans l'utérus et avait engendré une grave hémorragie. Ma mère n'a jamais pu me pardonner cette trahison, et moi, malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu remplacer son fils mort. Quant à mon père, il me répétait, sans ménagement : « Quand tu es née, je ne t'aimais pas, je t'ai aimée parce que tu es la plus intelligente de tous. » C'est dire que chez moi, l'amour parental se méritait !

Ma faute originelle constituait un crime impardonnable pour ma mère : par ma naissance, j'avais tué une deuxième fois son fils adoré. Sa douleur était devenue mienne au point que j'affirmais, dès l'âge de seize ans, que je n'aurais jamais d'enfant, car s'il mourait, je deviendrais folle !

C'est grâce ou à cause de cette naissance endeuillée, que je suis devenue écrivain. Le désir de me surpasser, de prouver que j'étais plus intelligente, plus volontaire, plus déterminée, plus courageuse que le plus merveilleux fils qu'aucune mère n'a jamais engendré m'habitait comme une nécessité existentielle. Dans ma tête, inconsciemment, mon existence ne pouvait être légitime que si je parvenais à prouver à ma mère que je valais mieux que son fils imaginaire et merveilleux. Donc me surpasser sans cesse, au dépens de ma vie de femme, devint la quintessence de mon existence.

J'avais un rival imbattable, le fils imaginaire et merveilleux de ma mère. Et donc, je me suis toujours identifiée au grand figure masculine. Jamais à aucune femme. Le pouvoir, l'intelligence, l'autorité, le prestige, la liberté, l'audace, le courage, l'héroïsme étaient des attributs masculins dont je voulais m'emparer. Ce qui, heureusement, a changé pour les nouvelles générations. Ainsi on voit en Iran même des adolescentes et des jeunes femmes de 20 ans, en première ligne, défiant le système de répression, tout en sachant qu'elles peuvent prendre une belle ou être arrêtées et subir la torture. Le slogan de cette révolution, *Femme Vie Liberté*, rejette, en trois mots, totalement et définitivement, l'islamisme, ses symboles et ses dogmes qui régissent l'Iran depuis 43 ans.

Alors qu'en France, certaines féministes voient l'islamisme et ses symboles comme un choix culturel/ culturel et dans la lettre « e » le summum du pouvoir. La lettre « e » posséderait un pouvoir magique ! Ces féministes tiennent à coller la lettre « e » où elles peuvent pour se doter d'un pouvoir aussi absurde que creux. Elles veulent réparer je ne sais quoi, mais en tout cas elles abîment sérieusement la langue en imposant l'écriture inclusive : « *un ensemble de moyens linguistiques visant à assurer une égalité de genres dans la langue française, en la démasculinisant et en évitant les expressions renforçant les stéréotypes de genre, soit par le dédoublement des marques de genre, soit en les neutralisant.* »

J'ignorais que le genre des mots correspondait au masculin-féminin des humains ! Comme si un « e » remplacerait l'absence du pénis ou par miracle éliminerait les inégalités des droits dans la vie réelle entre les femmes et les hommes ou encore ouvrirait grande les portes du pouvoir aux femmes. Pour moi qui ai commencé à apprendre la langue française, toute seule, à 25 ans passés, et qui se

trompais sans cesse du genre des mots, ce débat paraît ahurissant. Il frôle le ridicule. Tant de bruit, tant de disputes et de tergiversations pour un « e » alors que l'indifférence de ces féministes quant au sort des femmes qui subissent dans quatre coins du monde les pires avanies et les pires injustices me laisse croire que le féminisme est loin d'être toujours un combat louable. Le pouvoir est ailleurs. L'égalité des droits entre les femmes et les hommes aussi.

Chahdortt Djavann